

L'EMPIRE CONTRE-ÉCRIT

33^{ES} ASSISES DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE À ARLES

11-12-13 NOV 2016

© Lea Lund & Erik K

SAMEDI 12 NOV 2016 | 10H30 > 12H30

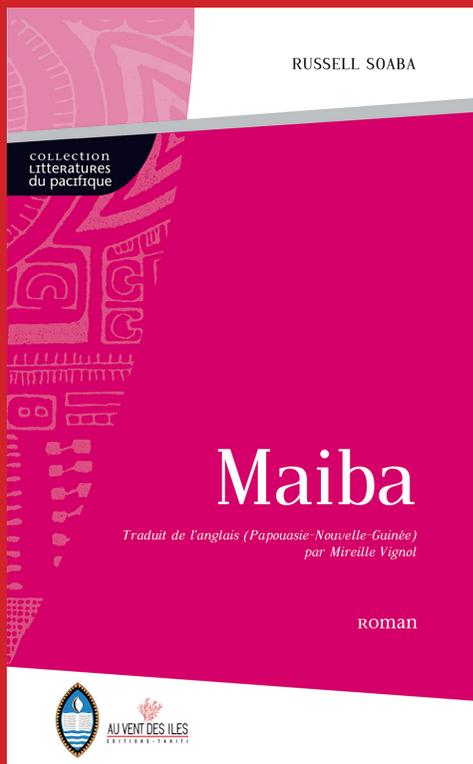
ATELIER DE TRADUCTION

Anglais (Papouasie-Nouvelle-Guinée)

MIREILLE VIGNOL

Maiba de Russell Soaba

Éditions Au vent des îles



Première édition **11/16**
Mise en place 10/16
129,7x 210 mm - 188 pages
15 euros
isbn 978-2-36734-083-8
Diffusion : 3D
Daudin Distribution
1 rue Guynemer
CS 30504 - 78 771
Magny Les Hameaux

Titre : MAIBA

Auteur : RUSSELL SOABA

traduit de l'anglais (Papouasie-Nouvelle-Guinée) par Mireille Vignol

Le livre : Maiba, dernière héritière d'une chefferie en désuétude et en proie au scandale, est négligée pendant l'enfance qu'elle passe dans la famille de son oncle et sa tante, mais elle bénéficie de l'amour et du respect de ses cousins Sibil et Royal Bob Rabobo. Peu à peu, la petite sauvageonne gagne en sagesse et réussit à rassembler le village qui est déchiré entre les forces opposées de la modernité et de la tradition. Alors que la stabilité séculaire de sa société s'effrite, Maiba prend conscience des faiblesses de sa communauté et réussit à enrayer la violence qui la menace. A travers les souffrances de Maiba, c'est toute la complexité d'un pays confronté à un monde diamétralement opposé à ses traditions qu'expose la plume poétique de Russell Soaba.

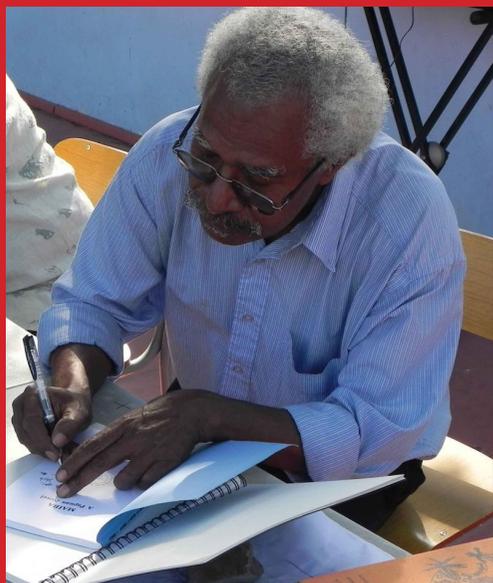
«Quais, ils te flanqueront par terre dès les premières pluies, déchiquetteront ton coeur en lambeaux et rubans qu'ils tisseront en couronne sur ta tête délaissée ; ils renieront ta virginité et, sur toute l'étendue de ton pays natal, ils feront savoir que ton innocence est laide, ta liberté criminelle, que tes moyens de survie relèvent de la pure stupidité, que ta sagesse est démente et ton destin étrange. Mais je viendrai te chercher, mon amie, je viendrai en Mercedes Benz»

Elle, c'est Maiba, une fille à la fois jeune et ancestrale dans une Papouasie-Nouvelle-Guinée qui lui ressemble. Maiba divise et fédère, attire et repousse, reflète un foisonnement de contradictions, d'anachronismes et de complexités. Dernière d'une lignée de chefs, elle incarne sagesse et bon sens dans une société instable, où les charlatans remplacent les sages, où le non-dit fait des ravages, où une sourde frustration engendre une violence absurde, où la coutume est manipulée à l'avantage du pouvoir, pas du progrès. Dans un pays qui compte plus de huit cents langues, Russell Soaba (qui en maîtrise sept ou huit) s'approprie un anglais qu'il enrichit d'images et de tournures merveilleuses, de paraboles audacieuses et inattendues, afin de nous plonger dans un univers romanesque singulier et inédit.

Argument de vente : Maiba est une œuvre très littéraire, belle et émouvante. C'est aussi le premier roman de Papouasie-Nouvelle-Guinée à être traduit en français.

Attachée de presse : Olivia Castillon se chargera de la presse, Cent copies seront envoyées à des journalistes ciblés en juin, pour lecture pendant l'été. Elle pense pouvoir mobiliser des médias, sur la qualité de cette œuvre, mais aussi sur le fait que c'est le premier roman papou traduit en français.


AU VENT DES ÎLES
ÉDITIONS - TAHITI



L'Auteur : RUSSELL SOABA

Né en 1950 à Tototo, dans la province de Milne Bay, Russell Soaba est sans doute le plus grand écrivain de Papouasie-Nouvelle-Guinée et l'un de ses penseurs les plus originaux. Son roman *Maiba* est étudié dans les facultés de lettres et de philosophie du monde entier. Il a étudié en Australie et aux Etats-Unis, obtenu une maîtrise de lettres à la Brown University de Rhode Island, et il enseigne actuellement la littérature à l'Université de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Poète, essayiste, dramaturge et romancier, Soaba est par ailleurs directeur de collection chez Anuki Country Press et anime le blog Soaba's Storyboard. Russell Soaba, pour qui l'anglais est la sixième ou septième langue, veut l'appivoiser pour que « l'on puisse entendre le pouls et la cadence de sa propre langue en anglais ». Il estime que « les écrivains sont les médiateurs non officiels de leur pays. »

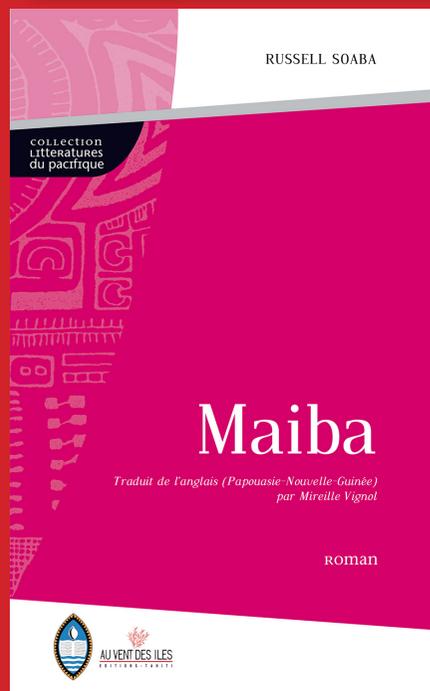
LA PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE.

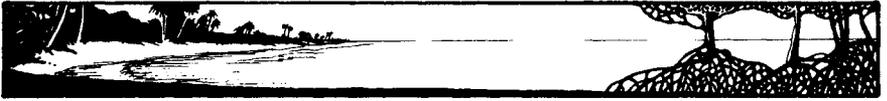
Pays charnière entre l'Asie et l'Océanie, la Papouasie-Nouvelle-Guinée, s'affirme de façon croissante comme une puissance chef de file du Pacifique Sud insulaire. Avec une superficie et une population sensiblement égales à celles de la Suède, mais destinée à atteindre les 20 millions d'habitants en 2050 - c'est-à-dire à dépasser alors l'Australie - et un PIB dont on estime qu'il devrait doubler dans les dix prochaines années, la Papouasie-Nouvelle-Guinée aurait les moyens de rejoindre à brève échéance les rangs des puissances émergentes moyennes. Riche d'un héritage culturel prodigieux, dotée d'une biodiversité remarquable et de ressources naturelles exceptionnelles, elle ne manque pas toutefois de points de vulnérabilité, dont le développement peut avoir d'importantes répercussions à l'échelle régionale. L'identité nationale est fragile dans un pays où le christianisme est sans doute le seul facteur d'unité mais où l'on compte plusieurs cen-

« Mon écriture est extrêmement personnelle et intime. Car je crois que tout part de là. Tout commence par un individu, et s'étend ensuite à deux personnes, trois, puis la communauté entière. Les personnages que je crée sont des individus de Papouasie-Nouvelle-Guinée, ce qui veut dire qu'en m'intéressant à l'individuel, je ne travaille jamais seul. En réalité, je parle au nom de la population entière.

Chacun de ses individus naît, hurle pour se faire entendre, devient sa propre personne, puis un homme ou une femme de Papouasie-Nouvelle-Guinée. J'exprime leurs peurs, leurs difficultés, leurs idylles, leurs tragédies et tout ce que nous partageons de plus humain. »

(extrait d'un entretien avec Malum Nalu)





Chapter Two

“THERE is no way, in whatever we do, in whatever we make ourselves become, we can change the words of the *misinare*,” Mrs. Wawaya speaks through the fumes of her black twist tobacco. “This is why, at the end of each sermon, the *misinare* say, *Mmko kovi nuawaitete*—turn this over in your minds...”

She is sitting on the ground outside the front of their house, with her legs crossed and stretched in front of her, enjoying the afternoon sea breeze. Each time she brings the tobacco up to her lips and takes a pull at the butt she turns her face away from the sea so that the breeze will not burn the paper away too quickly. It is her last tobacco and she will not be buying another stick until Royal Bob Rabobo, her eldest son, sends her the money. She looks at her butt sadly and decides to stub it so that she can have the last bit later in the evening.

“Yes,” she says with a heavy sigh, “the *misinare* are right. And their words have sunk deep into our hearts, into this earth on which we walk, on which we eat and live. Who are we then to deny the words of the *misinare*, our one and only Word from God.”

An ancient orange tree, completely stripped of its own leaves and which has to borrow the idea of essential green from a parasite which sprouts from the hollow of its two major branches, claws its way skyward in a desperate, fateful struggle until it ultimately confirms its upright position and stands boldly against the sea winds, partly shading the front section of the roof of the Wawaya house. Mr. Wawaya is inside the house, mending a tilley lamp for the coming night. The moon has sunk from this week on. But there is enough kerosene to enable the tilley lamp to light up the household until the next moon.

“Who are we to deny God’s truth,” says Mrs. Wawaya.

This remark is directed to Mr. Wawaya.

He has heard these same words before. He has turned them over and over in his mind for years; that is, from the time his brother, Chief Magura, died to this very afternoon, the day after Siril and Yawasa Maibina have returned as exiles from the city. Every word that comes out of Mrs. Wawaya’s mouth has something to do with Yawasa Maibina.

Maiba has been, ever since she was born, plaguing the family with just her presence. When her father died, most of the villagers of Makawana felt utterly convinced that the curse on her which had been buried deep in the heart of the chief had at last died with him. "Praise the Lord, the light has come to us at last," the villagers would greet each other every morning, "and Chief Magura had been the last of those from the 'dark.'"

Since then word went round everywhere, within Makawana and its three compounds, around the Posa Bay area and as far away as the Kuburabasu and Anuki countries, that the death of Chief Komeroana Magura had finally brought the Makawana dynasty of chiefs to a total collapse.

"We are free at last," cried the villagers, and the entire Wawaya-Magura family would do nothing but watch itself slowly disintegrate. There would be no more loyal village farmers to bring food to the chief's household; there would be no more fishermen to bring fresh fish; there would be no more pig breeders—the pigs being a symbol of power and wealth for the chiefs in the eyes of those outside Makawana—and there would be no more communal farming among the villagers themselves.

Everyone was now free, each to his own family and household, his own wants and needs. The Chief as the overall ruler of the three compounds of Makawana Village was thus no longer the symbol of fear or awe in the consciousness of these people.

Yet, they had been the wisest of rulers, these Wawaya-Magura aristocrats: a Makawana village elder and his clan of farmers would bring in his clan's seasonal produce of yams, taro, bananas, sweet potatoes and greens to the chief's household, and these in turn would be equally distributed among all; another elder would bring in his clan's gift of fish during the *marabeta* and *matasupara* seasons, and these again would be equally distributed by the chief's household among the Makawana families; a far-off village or country would invite the Wawaya-Magura aristocracy to a feast, and the whole of Makawana's populace would go, to return later with much food and wealth; and there would be wars waged by countries outside the Kuburabasu and Anuki countries against the Wawaya-Magura dynasty and the whole of Makawana Village, including its Kuburabasu and Anuki allies would, at the word of the chief, go to war.

The village, under the leadership of Maiba's ancestors, certainly had been rich and powerful. Then had come the Anglicans at the end of the nineteenth century with Christianity as the new gospel, and slowly the villagers turned away from their chiefs. The death of Maiba's father meant that there was nothing more left of the "dark" for them to fear.

Mrs. Wawaya was not entirely convinced, however: to her Maiba was a